

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

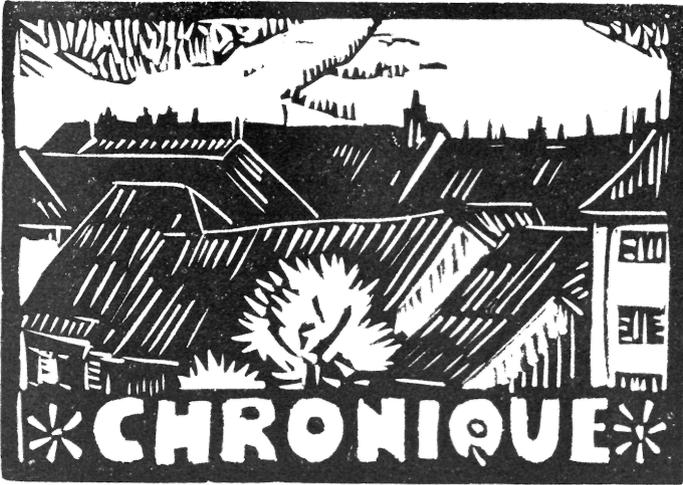
Edition numérique

Jean-Etienne BERCLAZ

Chronique

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1936, tome 35, p. 159-162

© Abbaye de Saint-Maurice 2011



De l'avis unanime de tous les jeunes gens de bonne volonté, — j'entends ceux qui, sous l'effet de chaleurs excessives, oublient de prendre le ciel à témoin de leur liquéfaction — ... on cuit. Mais « voui », Madame, aussi idiot, aussi décourageant, aussi « badge-de-cuisinier-au-camping » que cela puisse paraître, on cuit au Collège de Saint-Maurice ; on cuit avec tout ce que ce verbe peut suggérer de crépitements, de pétilllements, de proie des flammes, d'assurance-incendie, de sapeurs-pompiers et de pompiers tout court.

« Seigneur ! invoquez-vous, avec une petite prière au jeune Tell de si courageuse mémoire, faut-il bien que « notre belle jeunesse » ne sache plus que faire pour se livrer à un sport aussi malsain, aussi dangereux que celui-là ! » Au fond, vous n'auriez pas si tort que ça ; et, pour parler franchement, il nous faut bien avouer que, dans un établissement tel que le nôtre, nous pourrions nous distraire d'une façon, je dirais plus rationnelle, plus transcendante, plus émergente de la matière — c'est quand même « calé » la philosophie !

N'oublions point, toutefois que, depuis le péché originel, une tradition a toujours tenu à ce qu'en été on eût trop chaud, en hiver trop froid. Que voulez-vous ? C'est une question qui a été réglée une fois pour toutes. Nous avons eu le dessous : tant pis.

A nous d'en subir les conséquences, au Collège de Saint-Maurice comme partout ailleurs.

Pourtant, mes amis,... savez-vous ce qu'est un remords ? Assez difficile à expliquer... Grognez vous dirait que ça ressemble de loin à une rage de dents, sauf que ça se produit dans la conscience. Comprenez-vous un peu ? Vous en avez de la chance. Eh bien, c'est exactement ce que j'éprouvai lorsque, après avoir énuméré quelques conséquences de la toujours actuelle pomme d'Adam j'ajoutai : « au Collège comme partout ailleurs ». Quelle ingratitude, quelle injustice ! Aussi est-ce avec une grande sincérité que je soulignerai, dans cette dernière chronique de l'année 1935-1936, tous les efforts qu'a faits la Direction du Collège pour rendre notre séjour à St-Maurice le plus confortable possible et pour nous en faire garder le meilleur des souvenirs.

Je n'oublie pas tout d'abord de mentionner la fête de S. E. Mgr Burquier qui fut complimenté par R. Turini et qui nous adressa une paternelle allocution. La saint Bernard nous valut ainsi une demi-journée de congé.

Pendant ce dernier trimestre, nous avons bien travaillé, ceci pour le plus grand honneur de notre patrie et l'édification de nos contemporains. Et, sur ce point, Monsieur Voirol aura toutes les vacances pour contrôler, chez ses élèves heureusement absents, le profit qu'ils auraient tiré de ses leçons sur le subjonctif français.

Mais la branche où les progrès réalisés s'affirmèrent de la façon la plus tranquille, ce fut sans doute celle des mathématiques et les « Echos » étant spécialement chargés de renseigner les anciens, je m'en voudrais de ne pas leur communiquer tous les détails de cet événement exceptionnel dans l'histoire des peuples civilisés... ou non.

Un beau jour, Monsieur Grandjean nous annonça que, vu des raisons personnelles, il ne ferait désormais, pendant les heures réservées aux mathématiques, plus aucun « witze », ni aucun jeu de mot « désopilant ou irrésistible ». Du coup, nous nous rendions compte des proportions du désastre et, seules, six années d'expérience des études classiques empêchèrent l'effondrement d'un moral habitué à bien d'autres catastrophes. Sitôt donc le cours terminé, nous nous réunîmes pour essayer de découvrir, en commun, ce que pouvait contenir les mystérieuses raisons personnelles de notre professeur. Les uns prétendirent que les applaudissements récoltés jusque là, lui avaient fait atteindre un certain « plafond » de gloire qui l'aurait rapidement

blasé : interprétation peut-être juste, mais en tout cas passablement tirée par les cheveux. Les autres voulurent y voir un rapport de cause à effet avec les chaussures que portaient, au même jour, Monsieur Grandjean, lesquelles par leurs feux, leur brillant, leur lustre, leurs flamboiements, leurs rayonnements, leurs chatoiements, leur éclat, devaient nécessairement influencer sur la vie d'un homme ; tout cet argument, mêlant sans vergogne sandales, feux et professeur de mathématiques supérieures parut, pour le moins, peu scolastique. D'autres encore suggérèrent malicieusement que, aux premières Vêpres des saints Pierre et Paul, M. Grandjean aurait senti s'ouvrir, en lui, de mystérieux horizons et qu'il ambitionnerait désormais, de transposer en rythme particulier les passages les plus caractéristiques du plain-chant Grégorien. Mais cette explication ne sembla pas très plausible. Toutes nos palabres s'avéraient donc infructueuses et nous allions nous avouer vaincus lorsque, « comme par hasard », nous découvrîmes sur le bureau de la bibliothèque du collège, un billet adressé à M. Grandjean par un jeune Frère plein de candeur, et portant ces mots : « Le moteur d'Iselle est réparé ; venez ». Nous fûmes alors tous fixés et, d'un commun accord, nous conclûmes que notre professeur de mathématiques, voyant qu'un autre pouvait faire, sans s'en rendre compte, ce que lui-même accomplissait à coups de « formules remarquables », aurait décidé d'abandonner une tâche aussi ingrate et, désormais, de se mettre tout entier à former des jeunes gens aux luttes de la vie. Qu'il reçoive ici l'hommage de notre sincère reconnaissance.

Mais n'allez pas parler à Monsieur Grandjean de reconnaissance sans que vous-mêmes vous n'accomplissiez des actes l'illustrant de la meilleure façon.

Il nous fallut donc nous mettre à nouveau, bon gré mal gré, aux émotions des petites feuilles et des appels au tableau, à ces secousses brutales que vous attrapez tout à coup, là, au creux de l'estomac lorsque, après avoir pendant une heure, mené une solution que vous croyez fermement élégante, vous tombez en plein sur une de ces belles racines négatives. Mes aïeux, mes aïeux. « Et avec ça un soleil... ». Te le rappelles-tu, Noémie ?

Eh bien, Messieurs, c'est ici que se place l'intervention de la Direction du collège en faveur de jeunes étudiants lesquels, par un travail écœurant « sous un Ciel de Feu » — par Tino Rossi — allaient d'eux-mêmes et imminemment se réduire à leur expression la plus détraquée. La dite intervention se traduit par un

régime de détente — c'est le mot — de nature officiellement préventive dont le principal attrait fut sans doute constitué par les promenades.

Il y a tout au fond, par ordre d'importance, mais pas toujours d'intérêt, celles qu'on fait tous les soirs, après le souper. Oh ! celles-là, elles ont bien l'air de rien. Quand vous les voyez partir, tous ces étudiants, aux bords du Rhône, vous vous dites, avec un regard de respect sur les chanoines qui les accompagnent : « En voilà au moins qui ont le sens du devoir, ces bons patriotes qui vont montrer à leurs ouailles le plus beau fleuve de la Suisse, et leur expliquer « de visu » qu'après avoir pris sa source au Glacier du même nom, près du St-Gothard, il arrose le Valais, traverse le lac Léman, entre en France où, après un cours total de 860 kilomètres — de longueur, bien entendu — il se jette dans la mer « Mé-mé-méditerranée, ohé, ohé. ». Moi, à votre place je me méfierais ; car, les étudiants, ça dit beaucoup de choses lorsqu'on les voit partir ; mais quand ils reviennent... hem... hem.

Il y a ensuite, les promenades qui ont lieu les après-midi de congé. Pour parler plus concrètement, je prends un exemple : la S. Louis. De suite après dîner, on va à Véroliez écouter un vigoureux sermon du Père Bonaventure. Puis, fanfare en tête, en route vers la Grotte où pendant tout le goûter, jusqu'à 7 heures du soir, Paccolat mène un train d'enfer, parvient à créer une délicieuse ambiance de fête en envoyant se produire sur une tribune de fortune, toutes les personnalités, les plus ou les moins célèbres « du plus petit jusqu'au plus grand, du moussaillon au commandant ».

Il y a enfin les promenades qui ne se font qu'une fois chaque année : la Grande Promenade, avec la diane qu'on joue le matin ; la Promenade à la montagne, avec les chalets qu'on ouvre par les toits. Cette année, le fait d'avoir choisi Finhaut comme but de notre Grande Promenade fut à tous une révélation : Vive Finhaut ! Vive Chamonix ! Vive Barberine !

Au sommet d'un sapin, on entendait Cottier chanter, pas très juste, mais de tout son cœur : « Bientôt-ô, bientôt, faut partir ».

Etes-vous contents ? Quant à moi, ça ne se demande pas. Bonnes vacances à tous et... sans rancune.

Jean-Etienne BERCLAZ, Philo.